

UN JEUNE NONAGÉNAIRE

Paul Paray chez Lamoureux avec Michael Rudy

On parlerait de performance si les choses n'apparaissaient toutes simples : Paul Paray a dirigé l'orchestre Lamoureux, dimanche, dans un programme Beethoven qui avoisinait les deux heures, et ce fut admirable. Comment croire les dictionnaires qui lui donnent presque quatre-vingt-onze ans (le 21 mai prochain) quand on le voit avancer à pas pressés, très droit, grimpant d'un pas décidé sur l'estrade, le visage en coupe-vent, où brille un œil vif, malin, un peu railleur, dans l'orbite très dessinée ?

Puis, comme l'orchestre Lamoureux, superbe cet après-midi, obéissant au doigt et à l'œil et donnant le meilleur de lui-même, on est sous le charme; mieux, sous le charme de cette musique ressassée et qui renaît toute neuve. Les mains frémissent, les bras fouettent parfois la musique, le pied marque un accent, mais ce sont là de menus détails qui accompagnent une battue régulière, souple, s'animant seulement pour préparer un changement d'intensité, un virage mélodique ou rythmique; et l'*Ouverture d'Egmont* se déploie grandiose, s'élance peu à peu vers ce final qui prend comme le feu aux poudres.

Un fragment peu connu du ballet de *Prométhée*, d'une plastique charmante et naïve, met en valeur les belles sonorités des solistes de Lamoureux (les bois, la harpe et le violoncelle solo, notamment). Et dans le *Quatrième Concerto en sol majeur*, le vieil homme accueille un jeune pianiste soviétique (vingt-quatre ans à peine), Michael Rudy, dernier en date des grands prix Marguerite-Long, qui a demandé asile à la France il y a quatre mois. Bien loin de lui imposer son *tempo* et sa vision de l'œuvre au large bénéfice de l'âge, Paray répond à cette entrée fluide et rêveuse avec un lyrisme très retenu; il l'accompagnera, l'équilibrera tout au long avec une subtilité rare et exemplaire.

L'interprétation de Rudy s'appuie sur un jeu d'une magnifique assise technique, où la richesse matérielle du piano se diffracte comme à travers un prisme; tour à tour brillante et élégiaque, limpide et un peu studieuse, elle reste parfois en deçà du texte, mais découvre aussi de belles clairières expressives où s'épanouit cette œuvre toute d'émotion.

Le plus beau moment, c'est cependant la *Cinquième Symphonie en ut mineur*. Paray ne se livre à aucune exégèse, il ne torture jamais le texte, il le lit dans sa complexité et sa transparence, et la musique, d'être si simple, retrouve sa jeunesse : l'*andante* sans lenteur, le *scherzo* avec sa fière allure, le *final* dans toute sa force, sans boursoufflement, baignent dans une superbe harmonie, étincellent de chaleur humaine. Tout est vivant et clair, très beethovénien et très français.

JACQUES LONCHAMPT